

son oncle n'en est pas moins un de mes braves, et je veux qu'il soit content de moi.

Immédiatement après la revue, les pupilles commencèrent leur service auprès de la personne du roi de Rome. Les dames de l'impératrice s'occupèrent beaucoup de ces petits soldats, qu'elles trouvèrent charmants. Elles pesèrent leurs jolis fusils, les plainquirent, les consolèrent ; et le lendemain, lorsque la compagnie relevée de garde et remplacée par une autre revint à l'École militaire, ils trouvèrent dans leur giberne, à la place de la toupie, des osselets et des billes qu'ils y renfermaient soigneusement, des pastilles de chocolat, des diabolins et des bonbons de toute espèce.

A quelques jours de là, le jeune François Mouscadet prenait rang dans les pupilles, après avoir passé un examen de faveur.

II.

Dans le 1er régiment des grenadiers à pied de la vieille garde, il y avait un soldat nommé Pierre Mouscadet qui était ce qu'on appelle en termes militaires un *troupiier fini*. Parti en 1792 avec les premiers bataillons de volontaires, Mouscadet n'avait pas un seul instant quitté les drapeaux, et cependant il n'était entré dans la garde qu'après la campagne d'Austerlitz ; c'est que malheureusement pour lui son éducation avait été complètement négligée ; il ne savait pas même signer son nom. Mouscadet ne pouvait donc espérer d'autre grade que celui d'*officier de guérite*, comme on désignait alors les simples soldats.

Il était en garnison à Courbevoie lorsqu'un matin le vaguemestre lui apporta une lettre timbrée de Saint-Jean-Brevelay, gros bourg situé près de Vannes en Basse-Bretagne, et patrie du vieux soldat. C'était la première lettre qu'il recevait depuis qu'il était au service, et son embarras fut grand. Il alla trouver le fourrier de sa compagnie et le pria de lui lire la missive : elle était du maître d'école de Saint-Jean-Brevelay, qui lui annonçait que son frère François était très malade et qu'avant de mourir il désirait le voir. Mouscadet avait un excellent cœur, et bien qu'il n'eût pas vu son frère depuis son enfance, il n'hésita pas un instant. La lettre du maître d'école à la main, il se présente chez son capitaine afin d'obtenir du colonel une permission d'un mois pour aller au pays. Deux jours après, Mouscadet, la pipe à la bouche, le sac sur le dos et le bâton à la main, était sur la route de Bretagne, marchant tristement, selon la nature de ses réflexions. Le dixième jour du voyage il arrive à Saint-Jean-Brevelay, trouve facilement la chaumière qui l'a vu naître ; mais hélas ! François est mourant, c'est à peine s'il peut serrer la main du vieux soldat et lui dire d'une voix éteinte :

—Frère, je te remercie d'être venu. Voilà tout ce que ma pauvre Jeanne m'a laissé en mourant, je te le donne. . .

François ne put achever. Quelques instants après il n'était plus.

Ce qu'il laissait à son frère était un gros garçon joffu et bien portant, qui, l'air hébété, avait regardé, sans la comprendre, la scène douloureuse qui s'était passée sous ses yeux : le marmot paraisait plus occupé de l'uniforme du grenadier que de la perte irréparable qu'il venait de faire.

Le lendemain du jour où Mouscadet avait rendu les derniers devoirs à son frère, il fumait tranquillement sa pipe, assis devant la porte de la chaumière, en regardant son neveu insouciant comme on l'est à cet âge, jouer avec le gros chien du maître d'école.

—Que diable vais-je faire de cette tête-là ? se dit-il à lui-même après un quart d'heure de réflexions. Jamais le fils de mon pauvre François ne sera abandonné par moi ; ce ne peut-être dubitatif. Je n'ai que du pain d'*omination* à lui donner ; mais tant qu'il y en aura pour un, il y en aura pour deux, et si le *feu* mange pour quatre, il se dédommagera sur les pommes de terre : ce n'est pas la qu'est la difficulté. Reste à savoir si le colonel voudra le recevoir au régiment en qualité d'enfant de troupe. Il est encore bien petit pour en faire un *tapin* ou même un simple *turlutut*. N'importe ! je vais toujours le charrier avec moi jusqu'à Courbevoie ; je l'astiquerais soigneusement en arrivant, puis je le présenterai au gros-major.

Enchanté de son idée, Mouscadet boucle son sac, va rendre une dernière visite à la tombe de son frère, remercie le maître d'école des soins qu'il lui a donnés, et, accompagné de son neveu, reprend la route de Paris.

—Ah ça ! lui dit-il après que le clocher de Saint-Jean-Brevelay eut été perdu de vue, comment t'appelles-tu, mon *feu* ?

—François, répond le petit orphelin en se penchant au bras du vieux soldat.

—Eh bien ! François, je te prévien que d'ici au quartier l'étape sera un peu longue ; ainsi tâche de cadencer ton pas sur le mien, que je modérerai en conséquence ; cela te fera grandir, et la taille, vois-tu, mon ami François, la taille est de première nécessité pour entrer dans les grenadiers. Aimes-tu les grenadiers ?

—Un grenadier ! est-ce comme vous, mon oncle ?

—Un peu, mon neveu ! répond Mouscadet en passant complaisamment la paume de la main sur sa moustache noire et épaisse.

—Ah ! bien, oui ! je veux être grenadier, moi je veux, comme vous, avoir un bel habit et un sabre qui coupe bien,